

À PROPOS DE *trois œuvres* offertes par Marc Fumaroli

PAR LOUIS-ANTOINE PRAT

Louis-Antoine Prat, commentant le don de trois œuvres singulières que son ami Marc Fumaroli vient de faire au musée, réfléchit à ce que signifie, pour un collectionneur, le choix de ce qu'il veut offrir à la délectation de tous.

Avec Jean-René Gaborit, alors patron du département des Sculptures, lorsque nous préparions en 1989 – peu après le moment où Marc Fumaroli devint président de la Société des Amis du Louvre – une exposition qui présenta un florilège parmi les six cents objets acquis en un siècle, nous évoquions les raisons qui amènent les personnes privées, grands amateurs ou modestes collectionneurs, à offrir au musée, c'est-à-dire à la communauté, leurs œuvres préférées. Ce savant conservateur me dit: «À la fin, le don demeure quelque chose d'étrange...»

Pourquoi se séparer de ce que l'on apprécie sans doute le plus, et qui, bien souvent, constitue l'aboutissement d'une quête individuelle longue et coûteuse? Pour le plaisir de transmettre à la communauté des gens de goût ses choix personnels? Peut-être aussi pour cette volupté de se dépouiller, que Giotto évoqua si bien en peignant la vie de saint François sur

les parois de l'église haute d'Assise? Peut-être, comme le Timon d'Athènes de Shakespeare, en croyant à une illusoire réciprocité? Peut-être à cause de pratiques ancestrales, comme ce *potlatch* (terme amérindien qui signifie «donner») cher à Marcel Mauss, où chacun surenchérit sur le don de l'autre? Il n'est pas non plus exclu que le don s'accompagne également d'un désir de reconnaissance sociale. Les amateurs dont les noms se trouvent inscrits chaque décennie dans la rotonde d'Apollon, qui recense les principaux donateurs (les Amis du Louvre y sont isolés et stratégiquement placés au-dessus des autres!), deviennent, selon le mot de Fabrizio Lemme qui connut cet honneur en 1995, de véritables «immortels».

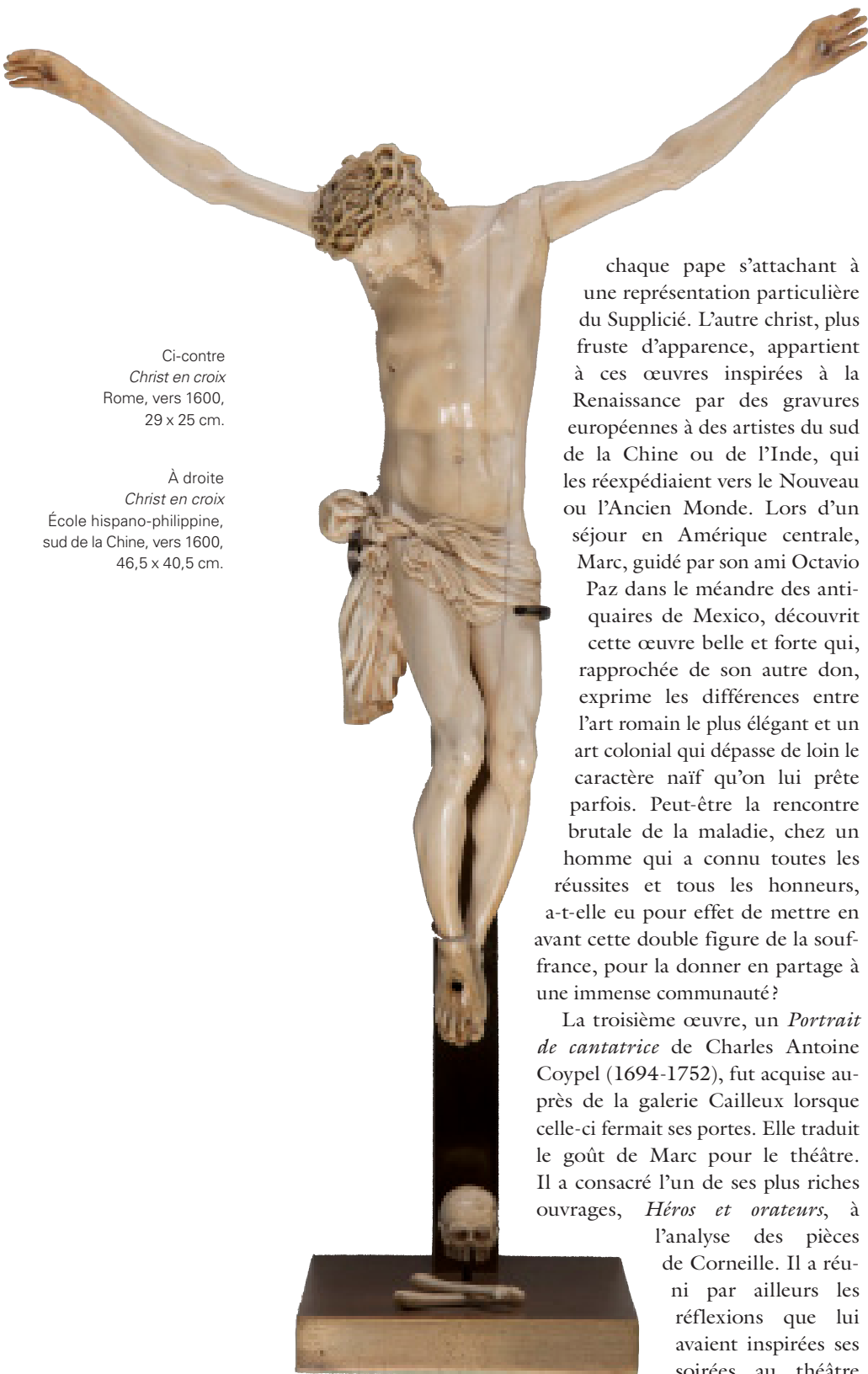
Plusieurs membres du conseil d'administration de la Société ont tenu à ce que ce soit celle-ci qui transmette leurs dons. Ainsi, Nicole Willk-Brocard avec un merveilleux dessin de Degas, ou le regretté Georges Pébereau

avec une étude d'Ingres préparatoire au *Martyre de saint Symphorien*. Marc Fumaroli, en 2004, a offert au département de l'Histoire du Louvre une étonnante gravure d'Auguste Gérardin: *La Galerie d'Apollon la nuit*, évocation du mythe du musée endormi, et qui rappelle que c'est là, en 1976, qu'un émule d'Arsène Lupin put dérober dans une ombre propice l'épée du sacre de Charles X.

Deux christes et une cantatrice

Deux des trois objets que Marc Fumaroli a choisis illustrent une autre forme de don: celui de Dieu le Père offrant au monde son Fils en sacrifice. Le premier, attribuable à l'atelier de Giacomo delle Porta, sinon au maître lui-même, est sculpté avec toute l'élégance persuasive de la Contre-Réforme et fit l'objet d'un cadeau du pape au vice-roi du Pérou: cette sculpture relève de la catégorie si particulière des «œuvres pontificales»,





Ci-contre
Christ en croix
Rome, vers 1600,
29 x 25 cm.

À droite
Christ en croix
École hispano-philippine,
sud de la Chine, vers 1600,
46,5 x 40,5 cm.

chaque pape s'attachant à une représentation particulière du Supplicié. L'autre christ, plus fruste d'apparence, appartient à ces œuvres inspirées à la Renaissance par des gravures européennes à des artistes du sud de la Chine ou de l'Inde, qui les réexpédiaient vers le Nouveau ou l'Ancien Monde. Lors d'un séjour en Amérique centrale, Marc, guidé par son ami Octavio Paz dans le méandre des antiquaires de Mexico, découvrit cette œuvre belle et forte qui, rapprochée de son autre don, exprime les différences entre l'art romain le plus élégant et un art colonial qui dépasse de loin le caractère naïf qu'on lui prête parfois. Peut-être la rencontre brutale de la maladie, chez un homme qui a connu toutes les réussites et tous les honneurs, a-t-elle eu pour effet de mettre en avant cette double figure de la souffrance, pour la donner en partage à une immense communauté?

La troisième œuvre, un *Portrait de cantatrice* de Charles Antoine Coypel (1694-1752), fut acquise auprès de la galerie Cailleux lorsque celle-ci fermait ses portes. Elle traduit le goût de Marc pour le théâtre. Il a consacré l'un de ses plus riches ouvrages, *Héros et orateurs*, à l'analyse des pièces de Corneille. Il a réuni par ailleurs les réflexions que lui avaient inspirées ses soirées au théâtre

dans un recueil malheureusement aujourd'hui introuvable, *Orgies et fêtes*, qui reprend les critiques, parfois enthousiastes, parfois étonnées, suscitées en lui par les outrances de certains metteurs en scène. Cette peinture rejoindra au Louvre celle de l'acteur Jélyotte, que le même Coypel peignit travesti en femme dans le rôle de Platée.

Que deux représentations de la plus haute des figures de la civilisation chrétienne soient accompagnées de l'effigie d'une théâtruse du fort irreligieux siècle des Lumières ne manquera pas d'étonner, et l'on pourra toujours se demander s'il n'y a pas dans cet oxymore une intention cachée. C'est plutôt une sorte d'accord secret qu'il faudra déceler dans le don simultané de ces œuvres, expression d'une volonté mystérieuse, privilège du donateur. On ne pourra s'empêcher, devant ce triptyque inattendu, d'imaginer une sorte de *Disparate*, qui eût été digne d'une eau-forte de Goya...

